

Des ateliers philo en IPPJ

Stéphane Fontaine

Nous sommes nombreux à avoir été confrontés un matin à l'évocation – dans un journal, à la télévision ou à la radio – d'un crime abominable commis par de jeunes mineurs. Un fait divers si sordide qu'il suscite des réactions très vives de la part de nos proches pourtant d'habitude si modérés. On souhaite même pour ces adolescents sans morale les peines les plus exemplaires. Ces adolescents-là doivent à coup sûr être des monstres, pourquoi avoir pour eux une quelconque indulgence ?

Il m'est arrivé moi aussi d'être scandalisé à l'écoute de ce genre de nouvelle et de n'être pas loin d'adhérer à la vindicte de mon entourage. Ce qui m'en empêche désormais ? Il n'est pas impossible que je rencontre l'un de ces jeunes gens lors des ateliers philo que je mène depuis quelques années à l'*IPPJ*¹ de Braine-le-Château.

Ces garçons, bien qu'ayant commis des actes répréhensibles, parfois graves, ressemblent en bien des aspects aux adolescents de leur âge avec leurs doutes, leurs craintes et leurs passions encore enfantines et, quoi qu'on en pense, ne sont ni dépourvus

d'intelligence ni de clairvoyance, pas plus que d'éthique. Surtout fréquentent-ils pour la plupart des parages délétores et vivent-ils des situations souvent compliquées.

Ces jeunes, j'ai eu la chance de les côtoyer, j'ai appris à les connaître et même à les apprécier. En outre, ils m'ont permis d'évoluer, notamment dans ma pratique d'animateur philo.

C'est cette expérience faite de prises de conscience, de réajustements, d'abandon de certitudes quant à la posture idéale de l'animateur philo, qui nourrit la réflexion qui va suivre.

Autant que faire se peut, j'éviterai toute généralisation discrétionnaire, irénique ou gratuitement critique. Mon ambition n'est pas de faire un travail sociologique, mais de partager certains constats et de présenter succinctement quelques enjeux relatifs à cette expérience à bien des égards hors du commun.

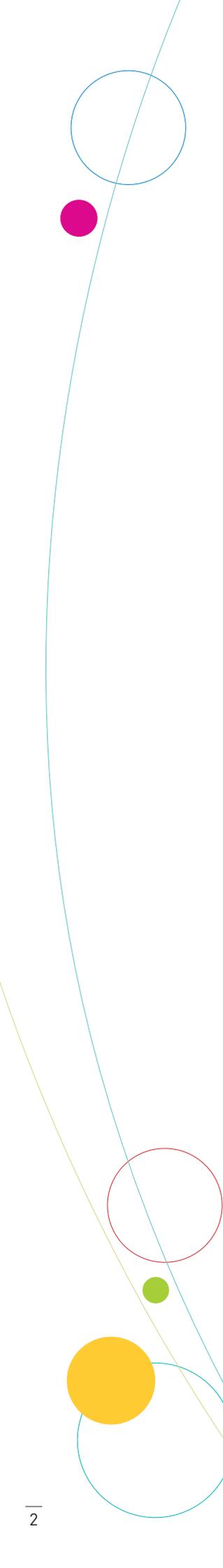
Ce témoignage vise à ce que cette initiative soit multipliée parce que, quoiqu'encore imparfaite, elle fait sens pour, et avec, ces jeunes à la dérive.

Genèse

Ce projet a débuté en 2015 à l'initiative de Mélanie Mouchet, professeure au sein de l'*IPPJ* de Braine-le-Château, dont la mission

consiste à accompagner ces jeunes privés de liberté par décision de justice. Elle s'est intéressée à la méthode du dialogue

1 IPPJ est en Belgique l'acronyme d'*Institutions publiques de protection de la jeunesse* au sein desquelles sont mis à la disposition de la justice les jeunes soumis aux décisions d'un tribunal de la jeunesse.



philosophique et s'est appliquée à la mettre en œuvre au sein de ses cours. Le projet, conçu comme un laboratoire, s'est affiné au cours des années, au fil des groupes et des personnalités qui les composaient.

Il était question pour cette enseignante particulièrement investie dans sa fonction de proposer à ses élèves un exercice que peu, sinon aucun, auraient l'occasion de vivre ailleurs. Profiter de ces circonstances pénibles pour éprouver tout à la fois la

difficulté et la joie de penser par soi-même. Les objectifs de Mélanie Mouchet étaient multiples : permettre à ses élèves de penser librement mais aussi échanger sans violence, partager leurs idées sans crainte du jugement et consolider leur estime de soi souvent défaillante – parce qu'on ressent la fierté et l'étonnement que perçoivent certains devant leurs propres réflexions. Et puis aussi espérer qu'ils réinvestissent cet apprentissage dans les moments importants de leur vie.

Préalable

Si individuellement ces jeunes demeurent des jeunes comme les autres, j'ai constaté lors de cette expérience de plus de trois ans, des spécificités au niveau collectif qui apportent matière à réflexion concernant les pratiques philosophiques - d'autant qu'elles confinent souvent aux limites de

la pratique. Que ce soit au niveau de la position de l'animateur, de ses objectifs, de la manière d'accompagner un groupe, et du focus sur les dimensions pédagogique, démocratique et philosophique, mais aussi sur les plans éthique et déontologique.

De la connivence

Dans ces groupes de jeunes gens souvent farouches, susceptibles et rétifs, j'ai appris à force de confrontation avec le réel qu'il fallait, bien avant le travail philosophique proprement dit, passer par un processus d'observation attentive, d'empathie et d'abandon. Par abandon j'entends d'une part, celui d'objectifs théoriques généralement admis relatifs aux pratiques philo (parce qu'aucun ne vaut tel quel dans cet environnement), l'abandon du fantasme de la discussion idéale ou rêvée, mais aussi et surtout de la distance entre l'animateur et son public.

À force de pratiquer la discussion philosophique comme animateur, j'en viens à ne plus avoir trop d'idées préconçues sur ce dont on parle, concentré que je suis sur la dynamique du groupe, le fil de la discussion et sa rigueur logique. Durant l'échange, je ne suis sincèrement plus sûr de rien, je me laisse traverser par les positions des autres, et je les accueille, dubitatif et curieux. Le leur avouer, penser avec eux sans jouer trop souvent le (faux) candide (mais un peu quand même parce que cela fait partie du dispositif) me garantit d'être moins, pour eux, un objet

de méfiance. Plus encore, il me paraît nécessaire d'accéder à la réclamation tacite des participants de lâcher un peu de lest, c'est-à-dire de se livrer un peu, de se positionner face aux questions traitées dans la discussion ou de penser avec eux, en même temps qu'eux.

Je pensais jusque-là que la distance, éventuellement agrémentée d'humour, était propice à une meilleure réflexion et créait corollairement un climat de confiance suffisant, il m'a fallu revoir ma copie. C'est qu'il manquait un élément essentiel : la connivence. Et cela passait par une certaine manière de me livrer, de raconter quelques anecdotes à propos de mon quotidien, de me rendre humain, faillible, différent jusqu'à l'exotisme, un homme dont on peut moquer les habitudes

– mais dont on ne peut moquer l'être (j'y veillais) – non une figure d'autorité, mais un interlocuteur valable. Avec la connivence (qui n'exclut pas la fermeté quand il s'agit de son intégrité physique ou psychique) vient presque naturellement la légitimité qui favorise l'adhésion à ce qui est proposé par l'adulte.

Si j'avais déjà remarqué ce besoin de connivence dans d'autres circonstances, avec d'autres groupes de participants désorientés par une méthode dont ils ne maîtrisaient quasi aucun code, blessés dans leur amour propre, renfermés dans leur inquiétude et, par conséquent, se repliant dans des stratégies d'opposition, ce ne fut jamais au point des groupes que j'ai animés en *IPPJ*.

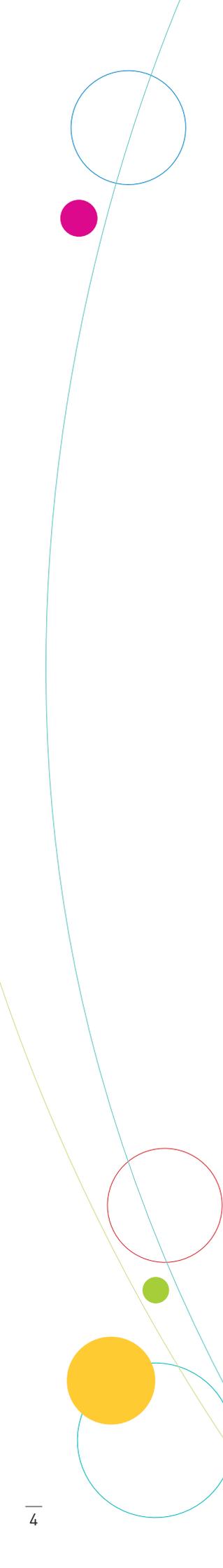
De l'importance du cadre

Il faut faire feu de tout bois pour maintenir les conditions de possibilité d'une discussion et en garantir la pertinence et la rigueur. Ce qui parfois semble une gageure, passe par la prise en charge de soi, de la discussion, du groupe ; dans cet ordre. Cette hiérarchie est discutable mais c'est dans le cadre de ce laboratoire que je l'ai expérimentée au plus près, que j'en ai testé la pertinence.

Dans une ambiance de rapport de force, de violence plus ou moins contenue, la fragilité qui en découle affaiblit tout. Cette fragilité relationnelle, affective, culturelle, est susceptible plus que nulle part ailleurs de mettre à mal la sérénité du groupe, la discussion et l'animateur. Or, il est apparu

dans ces circonstances que se garantir en tant qu'animateur en se positionnant comme patron du bateau même au plus fort du roulis – ce qui n'exclut pas la connivence – revient à protéger chacun et sa parole. Dans cet ordre d'idée, prendre soin de l'échange, de ses modalités et de son exigence est aussi une manière de prendre au sérieux l'ego des participants. De la même manière, traiter le groupe sans condescendance légitime la revendication de respect pour tous.

Toutefois, j'ai eu la chance dans cette aventure de ne pas assumer seul l'autorité sur le groupe. Mélanie Mouchet en restait la garante, sans quoi ce rôle aurait déforcé ma posture d'animateur.



Je n'avais plus qu'à signaler ma vigilance et à me montrer éventuellement ferme en cas de tentative de prise de pouvoir symbolique (l'attention nécessaire à la discussion empêche un contrôle de tous les instants). Mélanie Mouchet, avec beaucoup de bienveillance et de fermeté, y pourvoyait, me permettant à la fois de me concentrer sur l'échange et de construire une atmosphère de confiance, petit à petit, lors de cette heure hebdomadaire que je passais avec ces jeunes. C'est cette synergie, cette complicité dans la vision, qui a permis d'arriver assez souvent à de riches moments de discussion.

Mélanie Mouchet et moi-même avons longuement réfléchi au cadre, lequel jusque-là me paraissait assez secondaire. C'est grâce à ces ateliers que j'ai compris le caractère holistique de la pratique philo. J'avais travaillé avec des groupes très précarisés, illettrés, réfugiés souvent peu éduqués, classes difficiles, mais jamais je n'avais ressenti jusque-là la nécessité de subordonner le contenu au cadre. Or en *IPPJ*, cela s'est imposé en même temps que la délimitation de mon objectif *a minima* : faire penser.

De la dynamique de groupe

Quant aux attitudes parfois cavalières des participants, loin d'être anodines, elles ne ressortissent pas à la pure méchanceté pas plus qu'elles ne révèlent l'inadaptabilité de ces jeunes – c'est même tout le contraire dans le milieu dans lequel ils évoluent. En effet, elles témoignent plutôt d'enjeux fondamentaux, tel que principalement la place de chacun dans le groupe – y compris celle de l'animateur.

J'ai appris, peu à peu, à prendre soin des trois dimensions que j'évoquais plus tôt, l'animateur, la discussion et le groupe. Il a donc fallu que je mobilise mon attention sur ces jeux de pouvoir au sein du groupe et j'ai entrepris, avec l'aide précieuse de Mélanie Mouchet, un véritable travail d'éthologue. J'entends par-là un travail d'observateur curieux, empathique et le plus impartial possible, c'est-à-dire qui met autant qu'il en est capable ses valeurs,

ses présupposés et ses évidences entre parenthèses – cela va de son vocabulaire (qu'il imagine clair pour tous) à ce qu'il considère bien ou mal.

Progressivement, le groupe s'autonomise. Certains jouent le jeu, souvent les premières fois par mimétisme ironique puis par curiosité timide, enfin parfois par goût de ce jeu qui les étonne. Mais nous n'avons eu que très rarement la chance de tenir dans la durée un groupe constitué. Quand un garçon s'en va, un autre le remplace qui modifie la physionomie du groupe. Cette instabilité du groupe, si elle insécurise l'animateur n'est toutefois pas sans vertu car quand une personnalité charismatique s'en va, d'autres, jusque-là très discrètes, cessent de s'effacer et prennent à leur tour l'ascendant au motif de leur ancienneté et quelquefois se font pilotes pour ceux qui arrivent.

De l'organisation

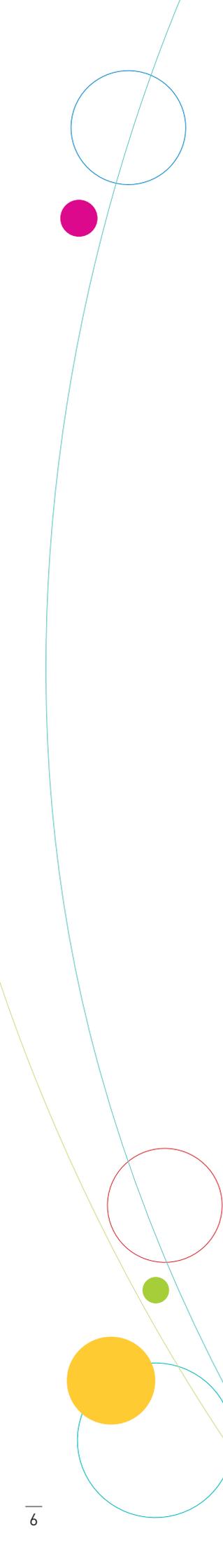
Tout n'est pas venu d'emblée, nous avons procédé par essai-erreur. Nous avons d'abord travaillé avec des groupes complets de 11 personnes (nombre maximum prévu par la loi pour constituer un groupe dans ce type d'institution) qui correspondaient également au nombre idéal de participants pour une discussion philo. Cependant, les rapports de force, de domination, la nécessité pour certains de garder une position, de conserver et de faire valoir certaines prérogatives vis-à-vis de leurs pairs grevaient l'ambiance de ces ateliers et, par conséquent, la discussion elle-même. Nous avons également réfléchi sur le lieu, la lumière, la tranquillité, les motifs de distraction. Nous nous sommes interrogés sur l'organisation de l'espace et la position des participants, etc. Au fur et à mesure, nous avons organisé un environnement propice à la bonne tenue des ateliers philo, ajusté aux impératifs de la situation en dépit de ce qu'on recommande habituellement. Nous avons coupé le groupe en deux, privilégié un espace plus confiné, préféré les chaises aux fauteuils et rangé les chaises derrière des tables. Ce n'est que récemment, forts

de notre expérience, que nous avons assoupli progressivement le dispositif – il est possible désormais de choisir sa place, sans les tables et dans des sièges plus confortables. Nous nous sommes appuyés de plus en plus sur le plaisir que certains avaient de participer à ces ateliers et qu'ils communiquaient aux nouveaux arrivés. Ces demi-groupes – quitte à ce qu'ils ne soient parfois que de trois ou quatre participants, parfois très hétérogènes dans les âges et les compétences, imposaient aussi une attention particulière au rythme des échanges : il fallait ne pas perdre les participants car c'est avec ces trois ou quatre-là qu'il s'agissait de penser. À charge de l'animateur de problématiser sans arrêt, de relancer sans relâche, de ne négliger aucun rebond, de faire en sorte que chaque intervention se transforme en une piste afin que chacun se sente entendu et considéré. Nous avons aussi réduit le temps par groupe mais augmenté la récurrence, de deux fois par mois nous sommes passés à une fois par semaine afin de créer une ritualité qui mette en confiance.

Du comportement individuel et de l'engagement

Ce qui n'a laissé de nous étonner, Mélanie Mouchet et moi-même, c'est la différence de comportement de certains garçons lors de l'atelier philo et en dehors. Moi, qui ne les rencontrais que dans ce

cadre particulier, je leur reconnaissais des qualités de cohérence, de logique, d'inventivité spéculative (et même, quoique plus rarement, d'écoute), insoupçonnées par leurs éducateurs. Et s'il peut en aller



de même dans tous les groupes, ce n'est, par expérience, jamais à ce point. Nous voyions au cours des ateliers, ces gamins difficiles partout ailleurs, considérés parfois même au sein de l'IPPJ comme fauteurs de troubles, se révéler dans l'exercice de la réflexion. Avec leurs armes, leurs croyances, la pression et le regard des autres, ils se prenaient à apprécier l'exercice à coup d'hypothèses et d'arguments – qu'ils y adhèrent vraiment ou non. Le plus gratifiant survient quand la discussion génère l'enthousiasme, quand malgré la méfiance, la peur et les appréhensions, ces garçons se libèrent et jouissent de leur engagement.

Ces ateliers en IPPJ posent d'ailleurs singulièrement la question de l'engagement. Il se trouve que dans ces circonstances, avec des jeunes en situation d'enfermement, l'adage ressassé « je dis ce que je pense et je pense ce que je dis », leitmotiv régulateur sinon injonction paradoxale, montre rapidement ses limites. On ne pense pas toujours – c'est même

plutôt rare – avant d'avoir dit ; c'est souvent en disant qu'apparaît sa propre opinion à celui qui la dit.

Dans un tel environnement, il n'est pas toujours opportun de dire la vérité (ou ce que l'on croit vrai), car les conséquences peuvent s'avérer délicates à assumer, tant vis-à-vis des encadrants que des autres jeunes. Les participants en sont le plus souvent très conscients. En outre, certains choisiront la contradiction systématique, voire la provocation, pour asseoir une forme d'autorité sur le groupe. Parfois, contre toute attente, ce qui ne devait être qu'une preuve de son courage devient une tentative réussie de réfléchir et un marchepied rêvé pour le plaisir de le faire. Même d'une prémisse insincère, qui vaut comme un axiome, on fait découler le plus rigoureusement possible un certain nombre de conséquences. C'est en filigrane et à force de réitérer l'exercice que s'esquisse, sans en avoir l'air, la vérité de ces jeunes gens.

Des gamins (presque) comme les autres

En IPPJ, il m'a longtemps semblé ne pas avoir changé fondamentalement ma manière de mener des ateliers philo. Je n'ai pas eu l'impression d'animer ces groupes différemment des autres groupes que j'anime – enfants, adolescents, adultes, précarisés ou non. Pourtant toute ma pratique a été modifiée par cette expérience. Car on n'anime pas ces jeunes comme n'importe quels autres.

En effet, il me semble que j'ai trouvé là la coïncidence la plus complète des écueils que peut rencontrer un animateur d'atelier philo : groupe souvent réfractaire, méfiance endémique envers autrui, qui plus est s'il est adulte, manque flagrant de confiance en soi, capital culturel très en dessous de la moyenne, hétérogénéité des âges et des niveaux, fragilité psychologique, *turn over* très grand, radicalisation, manque d'espoir, etc.

Sans compter, la dévalorisation de toute activité intellectuelle consécutive à une expérience scolaire qui n'a pas favorisé l'estime de soi : la paresse à questionner, la frilosité à conceptualiser, la timidité à argumenter (non seulement par crainte du regard des autres, mais aussi par manque d'entraînement – peut-être parce que dans les milieux que ces jeunes fréquentent ces compétences ne sont pas valorisées et moins encore perçues comme importantes sinon essentielles), ils se débattent dans la confusion, la provocation, l'embarras, l'agressivité, la passivité jusqu'à la désaffiliation sociale. Face à moi, des adolescents agrippés à leurs systèmes de référence comme à des bouées, croyances religieuses constituées au hasard de rencontres – elles aussi trop souvent hasardeuses –, systèmes de valeurs collectionnées dans la rue ou dans

les films de gangsters, virilité revendiquée et caricaturale, étiquetage au goudron et aux plumes, catégorisation à la louche, théorie du complot, fascination pour la violence et l'argent facile, dont certains ont la double expérience. C'est sur ce lit bancal que reposent des opinions qu'on ne réveille pas, qu'on ne remet pas en question au motif qu'en changer équivaut à faire aveu de faiblesse. On ne retourne pas sa veste, ça ne se fait pas, au risque de se distancier de ses pairs – la loyauté envers et contre tout. Ajoutons à cela une grande sensibilité à l'injustice ressentie, une volonté farouche de comprendre sans effort et vite, parce que la plupart redoutent la « société », et une grande fidélité à leurs certitudes (d'où qu'elles viennent) et nous avons l'archétype pas si caricatural que ça des participants de ces ateliers.

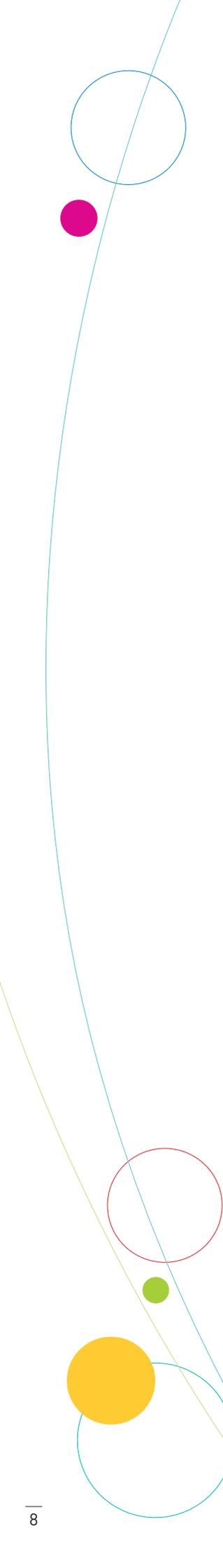
Des difficultés concrètes

La première difficulté fut la langue parce que le fond culturel est très en-deçà de ce que j'avais connu jusque-là. Si j'avais eu l'occasion de fréquenter des écoles difficiles avec un public fragilisé et récalcitrant, c'était sans commune mesure avec le public de l'IPPJ. Il m'est arrivé de penser que nous ne parlions pas la même langue. Certes, les mots étaient identiques mais dans la bouche de quelques-uns, ils devenaient tantôt très vagues sans beaucoup plus de valeur qu'une onomatopée, tantôt figés dans une signification définitive sans possibilité de nuance. Ainsi, certaines formes d'humour

pouvaient très mal passer, fermer le jeune à tout effort pour longtemps, car pour certains, tellement blessés par les adultes, la rancune est une vertu.

À ce titre, l'inversion des valeurs ou leur dévoiement était une autre difficulté quand par exemple la réflexion doit être proscrite car elle est définitivement un écueil à l'action, ou qu'elle est l'apanage exclusif de Dieu, quand la nécessité est partout dans une vision hyper-complotiste, et qu'il n'y a d'autres voies pour eux que la misère ou la délinquance.

Contre cela, il a fallu accueillir davantage, inviter l'une ou l'autre hypothèse dans la



discussion non pour moraliser mais pour décentrer, trianguler systématiquement pour éviter les surenchères et surtout faire en sorte de créer un climat de confiance qui tendait à me démarquer de l'institution. Je l'ai dit, dans les premiers temps, la distance que je croyais condition de rigueur philosophique titillait en eux ce que je cherchais à éviter, soit une pensée toute faite, opportuniste, à propos de ce qui est bien ou mal et qui allait jusqu'à l'autocritique, soit un discours prudemment provocateur, volontiers ironique et agressif.

Conclusion

Ce témoignage montre la pertinence des ateliers philo en IPPJ. Non pas comme une panacée, mais comme une manière privilégiée d'émanciper et de mieux comprendre dans un même mouvement. On peut ainsi reconnaître trois qualités primordiales à ce type d'atelier :

La première consiste à enfoncer un coin dans la manière souvent étroite qu'ont ces jeunes de voir le monde, mais aussi dans ce destin qu'ils croient désespérément tracé. C'est la possibilité, qui n'est parfois qu'un espoir, de permettre à ces adolescents de se décentrer par rapport à une réalité rétrécie, la leur. Celle-là n'est pas plus partielle que celle des autres jeunes, mais dans la mesure où elle est plus problématique au départ, les ateliers philo y ont, à mon sens, une place particulière. La deuxième, et peut-être la plus fondamentale, réside dans l'adhésion de ces jeunes à un outil de réflexion a priori rébarbatif voire inaccessible. Ce processus

Puis à force de ne rien leur demander que je n'aurais pas fait, une certaine forme de *légèreté est apparue qui perdura* en dépit de la modification des groupes.

À cet égard, de manière très pratique, l'association que nous formions avec Mélanie Mouchet était idéale pour que je travaille dans les meilleures conditions. La confiance qu'elle avait dans l'expérience que nous menions, m'a permis la liberté nécessaire pour prendre le temps de comprendre, de jauger, de perfectionner voire d'échouer.

d'affiliation de jeunes en errance constitue le Graal à atteindre. Même si la frustration est grande, rien sinon une intuition ne garantit que Mélanie Mouchet et moi-même y soyons jamais parvenus. Soit, cela n'enlève en rien à la pertinence du projet ni à l'espoir que nous y mettons.

La dernière concerne les pratiques philosophiques elles-mêmes et ce qu'elles gagnent à se frotter à ces publics à la marge dans des conditions presque aux antipodes de l'idéal. Ce type d'expérience enrichit la pratique en la confrontant à ses limites. Si je continue à penser que les pratiques philosophiques et la manière d'animer ne sont pas fondamentalement inhérentes au groupe que l'animateur a en face de lui, il arrive que des réglages parfois imperceptibles s'imposent pour rencontrer l'objectif de faire penser. Toutefois, dans une dialectique vertueuse, ces ajustements nécessaires dans telle ou telle circonstance valent quelquefois pour tous les groupes

quels qu'ils soient. Je peux d'ailleurs dire aujourd'hui que cette expérience a été la plus riche en enseignements parmi les nombreuses que j'ai vécues.

L'avantage contre-intuitif d'un public tel que celui que j'ai rencontré à l'*IPPJ* de Braine-le-Château réside dans l'inconfort dans lequel il place l'animateur philo. Il pousse celui-ci à revoir ses certitudes de praticien ainsi que d'être humain et à aménager ses habitudes pour atteindre ses fins ; en ce qui me concerne, je le rappelle, provoquer la pensée cohérente.

Il serait difficile – et sans doute passerait-on à côté de l'objectif – de faire avec eux toute une séance sur ce qu'est une analogie ou un argument mais cela n'empêche pas, parce qu'il y a urgence, de leur inculquer l'instinct de la logique, la suspicion de l'incohérence. Et de les plonger dans le paradoxe au détour de leurs propres contradictions. Il s'agit parfois d'un renoncement, bien salubre pourtant : faire le deuil de la discussion idéale, orthodoxe, ronronnant, pour le défi du comment, comment arriver à faire penser ces gamins. Les faire penser ensemble, en dehors de ce qui les sécurise et les marginalise dans le même mouvement.

Parce qu'avec ces garçons-là, il faut aller à l'essentiel car ils ne resteront pas en *IPPJ* et retourneront là où ils ne participeront probablement plus à une discussion philo. C'est maintenant ou jamais. L'urgence est plus prégnante dans ces groupes-là que partout ailleurs.

Que ces garçons ne soient pas scolaires, qu'ils aient la certitude d'être nuls, très intimidés ou sur la défensive quand on

leur demande un peu péremptoirement de réfléchir, n'implique pas qu'ils ne pensent pas. Car si comme le disait Francis Scott Fitzgerald « L'intelligence supérieure d'un individu se mesure à sa capacité d'entretenir simultanément deux pensées contradictoires tout en conservant son aptitude à fonctionner ». Je l'ai vu faire par ces jeunes gens à maintes reprises, à force d'y revenir.